

266 DISCOURS DE MESSIEURS
pérées pour créer une Marine respectable & doubler en peu de temps les forces de la nation ! la politique prévoyante, qui, par une alliance contractée à propos & noblement annoncée, enlève à nos rivaux un grand Empire ! Mais s'il eût assez vécu pour féliciter le Roi d'être père, son amour pour le sang de son Héros auroit rallumé dans ses veines le feu poétique ; il eût chanté, dans les transports de la commune allégresse, l'heureuse fécondité, qui, en préparant une Reine à un trône étranger, promet aussi un héritier au trône de Henri IV. Ces grands sujets étoient dignes des talens de M. de Voltaire, talens uniques, que je peindrai d'un dernier trait : Ceux-mêmes qui en déplorent l'abus, sont contraints de les admirer.



DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 267

DISCOURS

Prononcé le 20 Janvier 1780 ;

*Par M. DE CHABANON, lorsqu'il fut
reçu à la place de M. de Foncemagne.*

MESSIEURS,

LE premier sentiment d'un homme que vous daignez appeler parmi vous, sans doute est la noble satisfaction que lui procure une distinction si flatteuse ; c'est le sentiment d'une gloire qu'il peut en quelque sorte mesurer sur celle que vous-mêmes vous vous êtes acquise. Dans quelque état, dans quelque profession que ce puisse être, l'illustration du Corps se répand sur tous les Membres : c'est un des privilèges de la gloire de se communiquer ainsi que la lumière ; ceux qui la possèdent couvrent de leur éclat tout ce qui les approche & les environne.

L'instant qui m'élève jusqu'à vous,
MESSIEURS, m'associe donc à votre

268 DISCOURS DE MESSIEURS
gloire, à celle que vous tenez de votre illustre Fondateur, à celle que les Rois vos protecteurs vous ont successivement transmise, à celle que tant d'Ecrivains fameux ont apportée dans cette Académie, trésor impérissable qu'ils y ont mis en dépôt, & qui doit enrichir jusqu'à leurs derniers successeurs.

Vous montrer le prix que j'attache à la faveur que j'obtiens, c'est vous témoigner la reconnoissance qu'elle m'inspire. Quelle ame injuste & malheureuse pourroit séparer du bienfait, le plaisir d'en aimer les auteurs ! Loin de nous une telle ingratitude ! En m'asseyant au milieu de vous, je jouis du plaisir de devoir à votre bienveillance.... Mais quelle idée triste vient me saisir ? Pardonnez, MESSIEURS; elle obscurcit le bonheur dont vous me faites jouir. Promenant ici mes regards, je cherche, je compte parmi vous mes bienfaiteurs, mes amis ; je ne vois point cet homme instruit, cet homme aimable dont les lumières m'ont éclairé souvent, & de qui l'amitié m'avoit ouvert l'entrée d'une autre Compagnie littéraire. Son zèle ne se bornoit point à ce service ; il attendoit le moment d'unir son suffrage aux vôtres, pour me procurer une dis-

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 269
tinction nouvelle. Eh quoi ! la faveur que me ménageoit son amitié, c'est de sa mort que je l'obtiens ! Heureux du moins que l'honneur de lui succéder m'impose le soin consolant de le louer devant vous ! Des louanges si bien méritées n'essuieront point les réclamations de la haine, ni les murmures de l'envie : ces sentimens affreux doivent se taire devant le nom de M. de Fonce-magne, comme ils disparoissoient en sa présence. Le plus beau triomphe de la vertu, & qui l'élève au-dessus des talens, c'est que la louange qu'on lui donne produise une joie universelle ; qu'elle réduise au silence le méchant, qui seul auroit intérêt à la contredire.

M. de Fonce-magne, familiarisé dès sa jeunesse avec les meilleurs Ecrivains de l'antiquité, s'étoit approprié leurs richesses. Ce commerce intime avec des Génies supérieurs épuroit son goût, & lui faisoit savourer les délices d'une étude enchanteresse. Bientôt, par un courage qui tient du dévouement, il sut s'y arracher, pour se livrer principalement à l'étude de notre Histoire. Ce nourisson que les Muses de Rome & d'Athènes avoient élevé dans leur sein, quitta les riantes contrées de l'Italie & de la Grèce, em-

bellies de tous les monumens que les Arts y ont laissés; il vint défricher obscurément les landes de la Gaule encore agreste & sauvage, content de tourner quelquefois ses regards vers les beaux lieux d'où l'éloignoit un exil volontaire. Le fruit de ses nouvelles occupations fut d'éclaircir, jusques dans le principe, nos lois & nos coutumes. Il prouva que la couronne, parmi nous, fut de tout temps héréditaire: sous l'amas des décombres que le ravage des temps accumule, il retrouva les bornes antiques de notre Empire, & il posa ces limites: il détruisit le préjugé populaire, qui supposoit une loi écrite, par laquelle les filles de nos Rois sont formellement exclues du rang suprême. Un usage immémorial, plus qu'une loi positive, les a privées de la couronne. Sans doute on ne cherchera point dans le caractère national des François le principe de cette coutume; elle semble au contraire démentir le sentiment de respect, de dévouement pour les femmes, qui, de tout temps, nous fut naturel: aussi, à considérer les privilèges que notre nation accorde à leur sexe, & le rang qu'elles tiennent dans la société, on diroit que nous expions envers elles le

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 271
tort d'une exclusion injurieuse, & que nous les dédommageons d'une empire par un autre.

Les recherches savantes dont s'occupoit M. de Foncemagne, n'offrent point à l'imagination le charme des Ouvrages qu'enfantent le goût & le génie; leur plus grand prix est leur utilité. Eh! qui ne fait les devoirs qu'impose à tout Ecrivain ce siècle rendu dédaigneux par ses richesses? Ce n'est qu'en l'instruisant qu'on peut prétendre à l'honneur de l'amuser. Dans le siècle précédent, où notre Langue, régénérée, prenoit une forme nouvelle, dans ce beau siècle qu'on pourroit appeler le printemps de notre Littérature, le Public, jeune encore, s'empressoit de cueillir les moindres fleurs: un âge plus mûr succède au premier; le Public vieilli s'est fait des goûts plus solides; il ne sépare plus l'utilité de l'agrément: il faut donc que le travail patient de l'érudition renouvelle le champ de la Littérature, & prépare les moissons utiles qu'on doit y recueillir.

L'érudition appliquée à notre Histoire, offre de nouveaux objets d'utilité. Puisque c'est le sort des Etats, ainsi que des hommes privés, d'être gouvernés par la coutume, puisque la raison

des siècles passés doit servir de règle aux siècles présents & à venir, appliquons-nous donc à connoître cette raison primitive, d'où sont émanés nos lois & nos usages, & qui influe sur nos destinées. Il n'est point rare qu'il s'élève parmi nous des débats sur les prérogatives des Corps, sur les droits de la Noblesse & ceux des simples citoyens : dans toutes les discussions de ce genre, M. de Foncemagne étoit l'oracle consulté ; sa décision levoit tous les doutes ; sa mémoire étoit le dépôt vivant des archives françaises. Eh ! pensez-vous, MESSIEURS, qu'un esprit, tel que le sien, ne vît, dans nos vieilles chroniques, que les faits obscurs qu'on y a rassemblés ? Pensez-vous que ces monumens de barbarie ne l'éclairassent pas sur l'esprit des siècles qui les ont enfantés ? N'en doutez pas ; à travers les vicissitudes des temps & les révolutions des Etats, il suivoit le caractère des Germains dont nous sommes issus ; il observoit ce que la franchise gauloise, la finesse italienne, la fierté romaine ont pu y mêler d'étranger ; il voyoit, suivant l'ordre des temps, se former, se décomposer, se reformer encore & nos mœurs & nos lois ; il voyoit l'Arabe nous donner des mots de

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 273
 la Langue, les Croisés nous apporter des usages de l'Asie, les Normands établis en Neustrie y fonder des coutumes. Quel spectacle ! quel mouvement ! & pour un esprit qui pense, quelle source féconde d'observations !

Un des tableaux sur lesquels M. de Foncemagne arrêtoit le plus souvent sa pensée, c'est celui des désastres que l'anarchie féodale a causés. « Quoi ! disoit-il, le despotisme, non pas d'un seul » tyran, mais de cent mille citoyens, » réduisoit au sort de la brute une partie » du genre humain ! L'homme, esclave » de la glèbe, étoit vendu comme un » meuble tenant au sol, comme un instrument d'agriculture » ! Il déplorait ce fléau terrible appesanti sur l'humanité ; il gémissoit sur la politique intéressée de nos Rois, qui jadis, voulant enlever à leurs vassaux des esclaves, vendoient à ces malheureux le don inappréciable de la liberté. Il s'étonnoit que cette loi de l'esclavage, résistant au bienfait de la civilisation, déshonorât encore quelques-unes de nos provinces. Il s'occupoit de ces idées affligeantes, MESSIEURS, lorsqu'il entendit publier l'Edit de bienfaisance, par lequel notre jeune Monarque éteint parmi nous l'opprobre

274 DISCOURS DE MESSIEURS
de la servitude : il ressentit ce bienfait
comme s'il lui eût été personnel : ce
rayon de liberté, étendu jusqu'aux bor-
nes du royaume, porta dans l'ame de
M. de Foncemagne un jour doux & con-
solant : il pouvoit se dire : « Je n'ai plus
» qu'à mourir, j'ai vu le bonheur de
» ma patrie ». Hélas ! il n'a pas survécu
beaucoup à cet heureux événement. Bé-
nissions le Souverain à qui l'Etat en est
redevable ; c'est seconder les vues de
cette Compagnie, qui, toujours atten-
tive à honorer son Protecteur & son Sou-
rain, vient d'exciter le génie de nos
Poètes à immortaliser une action si belle,
une action digne du Prince ami de la
Justice, qui combat pour maintenir l'é-
quilibre des Puissances, & pour assurer
le repos de la terre.

Ce n'est pas seulement sur les époques
reculées de notre Monarchie que M.
de Foncemagne exerça son érudition ;
un Ecrit qui appartient à des temps voi-
sins de nous, le testament politique du
Cardinal de Richelieu, servit à faire bril-
ler en même temps, & sa critique ju-
diciaire, & la modération de son style
polémique. Il attaquoit un adversaire re-
doutable, Voltaire, fait pour donner aux
opinions qu'il défendoit, & la séduction

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 275
d'un style enchanteur, & l'autorité d'une
grande réputation. Il nous fieroit mal
de prononcer dans un tel différent. Ob-
servons seulement que les hommes nés
avec une imagination ardente sont peu
propres aux recherches exactes & rigou-
reuses. L'homme de génie ne voit dans
les Livres que ce qu'il y met ; il crée
ce qu'il lit. Il suffisoit à Voltaire, pour
nier l'authenticité du testament, que cet
Ecrit par-tout ne répondît pas à l'idée
qu'on se fait d'un grand Homme d'Etat
& d'un Génie supérieur : mais dans un
temps où la science de l'administration
étoit encore si nouvelle, Richelieu pou-
voit-il en embrasser toutes les parties ?
L'orgueil d'une puissance rivale à conte-
nir, celui des Grands à rabaisser, les
restes fumans de nos dissensions civiles à
étouffer, les Lettres & les Arts à encou-
rager ; quand Richelieu n'eût rempli que
ces vastes objets, ne seroit-ce pas assez
pour éterniser sa mémoire ? Faudroit-il
le condamner sur quelques détails d'une
administration intérieure, que, de si
haut peut-être, ses regards avoient peine
à distinguer ? faudroit-il le juger sur des
vues politiques confiées au papier sans
ordre & sans suite ? Si le Ministre de
Louis XIII avoit mis plus d'importance

à ce testament qui devoit lui survivre (croyons-en le soin qu'il prenoit de sa gloire), il n'eût pas laissé à la critique le pouvoir de douter qu'il n'en fût l'Auteur. Quoi qu'il en soit, contre la décision de Voltaire, M. de Fonce-magne élève les doutes lents d'un esprit sage & mesuré : il recueille patiemment jusqu'aux moindres indices de la vérité, & ne donne aux conjectures que ce poids léger & indécis qu'elles doivent mettre dans la balance. Plus il imprime de force à ses raisons, plus il les expose avec modestie : on diroit qu'en voulant faire triompher sa cause, il a peur de triompher lui-même ; & il se défie de son jugement, au moment où il établit la supériorité de son opinion.

M. de Fonce-magne fut approprier à ses Ecrits la pureté, l'élégance simple & facile d'un style convenable au genre & à la matière. Malheur à tout Ecrivain qui méconnoitra cette loi de convenance ! L'Eloquence même a tort quand elle parle hors de saison. Le Législateur (1) du goût chez les Grecs la leur interdisoit dans quelques-unes de leurs plaidoiries : selon lui, dans des matières

(1) *Aristote.*

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 277
trop graves, réduire les juges par le charme de l'élocution, c'étoit fausser l'instrument qui doit donner des mesures exactes & précises. Il ne suffit pas que l'Eloquence soit, dans l'ame de l'Orateur, la conviction passionnée des vérités qu'il avance ; il faut encore qu'elle soit conforme aux temps, aux lieux. Aux lieux ! oui, MESSIEURS ; les murs devant lesquels on parle, sont des témoins qui nous approuvent ou nous condamnent Que dis-je ? j'ai prononcé contre moi-même ; je parle dans le Temple de l'Eloquence, & j'ose en prescrire les lois !

Prenons un ton plus convenable à notre foiblesse & aux circonstances qui vous rassemblent. Reconnoissons dans M. de Fonce-magne un mérite spécialement propre à cette Académie, celui d'un Grammairien qui connoissoit d'autant mieux notre Langue, qu'il en avoit étudié les variations : le flambeau de l'érudition l'éclairoit encore dans ces recherches. Que seroit-ce qu'un Grammairien qui ne posséderoit de notre idiôme que ses formes actuelles, & qui ne sauroit que la Langue du moment ? Seroit-il plus avancé dans sa science, que ne le seroit, dans la sienne, un Géographe,

278 DISCOURS DE MESSIEURS
qui ne connoîtroit le cours d'un fleuve :
qu'aux lieux où il le verroit couler ? Il
faut remonter à la source des mots,
distinguer ceux qui, maintenus dans leur
acception primitive, n'ont, depuis les
Grecs jusqu'à nous, subi aucune alté-
ration ; remarquer au contraire ceux qui,
descendus obliquement d'une source éloi-
gnée, ont reçu des nuances différentes,
& nous parviennent avec un sens étran-
ger à celui qu'ils eurent dans l'origine :
les mots enfin étant les signes des idées,
c'est dans la Langue qu'il faut étudier
l'esprit de ceux qui l'ont créée, à peu
près comme on observe le disque du
soleil dans l'onde qui réfléchit son image.

Que de doutes à proposer sur le ca-
ractère des Langues, sur leur point de
perfection ! & dans d'autres momens,
combien j'aimerois, MESSIEURS, à les
soumettre à votre décision ! Je vous de-
manderois si vous reconnoissez à notre
Langue un caractère propre de force
ou de douceur, de circonspection ou
d'audace, de longueur ou de brièveté,
que le génie puissant d'un grand Ecri-
vain ne puisse pas avec succès contredire.
Peut-être l'usage le plus habituel
que l'on fait d'une Langue détermine
le caractère qu'on lui attribue ; peut-être

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 279
la nôtre ne nous semble inférieure à
l'élévation du genre épique, que parce
qu'on l'a consacrée au Théâtre plus qu'à
l'Epopée, & que les formes simples du
dialogue n'atteignent pas à la hauteur
du style épique ; peut-être croyons-nous
notre Langue défavorable au ton de la
grande Eloquence, parce que ce genre,
parmi nous, est peu cultivé, & que vos
Ouvrages sont plus souvent lus que pro-
noncés. Ce n'est pas seulement l'esprit
qui juge les productions de l'esprit, ce
sont encore les sens. Des mots jetés sur
le papier ne portent point d'enthousiasme
à l'œil qui les suit : des mots prononcés
avec grace ou énergie, passionnent &
enivrent l'oreille qui les entend. Erigez
des tribunes à l'Eloquence, & qu'elle
puisse souvent y déployer ses ressour-
ces, vous verrez votre Langue secouer
les entraves d'une circonspection trop
timide, & affecter des mouvemens plus
audacieux. L'Orateur, moins compassé
dans sa marche, pourra semer ça & là
les membres du discours : comme Pla-
ton, il comptera, il pesera ses sylla-
bes (1) ; comme Cicéron, il balancera

(1) Platon retourna de vingt façons cette phrase
simple, *Je descendis hier au Pnyx*, avant d'en
avoir trouvé une qui pût le satisfaire.

les membres d'une période, & réservera, pour la terminer, la pompe harmonieuse des paroles & leur magnificence oratoire; il s'applaudira, j'ose encore le dire, de nos définesces muettes, dont la prononciation, à demi éteinte, communie à la parole le charme d'un effet mélodique.

Combien il est téméraire de juger par ce qu'est une Langue, de tout ce qu'elle peut être! Quand le génie du Dante s'éveilla pour créer un idiôme & une poésie nouvelle, qu'étoit-ce que la Langue italienne? les restes, les décombres de la Langue des Romains, tombée en ruines & décomposée jusques dans ses élémens. Le Dante s'empare de ces matériaux grossiers; il y applique la force & la majesté de ses idées: l'idiôme s'épure sous sa plume; la Langue se sent ennoblir par la communication de sa pensée. Pétrarque & Boccace achèvent ce que leur prédécesseur avoit commencé: il n'en faut pas davantage; la Langue italienne, à cette époque, est déjà l'émule de celle dont elle étoit le reste dégénéré. Que ces trois hommes eussent manqué à l'Italie, ou qu'ils eussent paru un siècle plus tard; j'en appelle à vous-mêmes, MESSIEURS, quel jugement

porteroit-on aujourd'hui de la Langue des Italiens au treizième & au quatorzième siècle? On la nommeroit un idiôme barbare, qui défendoit au génie de rien produire. Eh bien, c'est cet idiôme, tel que Pétrarque l'employa, qui a produit les chef-d'œuvres de l'Arioste & du Tasse.

Citons un exemple plus frappant, parce qu'il nous est propre. Voltaire, lorsqu'il prit place ici pour la première fois, accusa, dans son discours, la stérile délicatesse de notre Langue. *Comment*, dit-il (je cite ses propres paroles), *comment pourrions-nous imiter aujourd'hui l'Auteur des Géorgiques?* Vous prévenez ma réponse, MESSIEURS; je vois vos regards attachés sur le Poète qui a si bien démenti Voltaire.

Terminons de vaines discussions; elles nous détournent de l'objet qui doit aujourd'hui nous intéresser principalement, de M. de Foncemagne. Ce n'est plus de son esprit, MESSIEURS, de son savoir, de ses Ouvrages que je veux vous entretenir: c'est du mérite attaché à sa personne; c'est son ame que je veux essayer de vous peindre. Oh! quel pinceau sera digne de retracer une si belle image! Déjà je crois voir dans l'ame

de ceux qui m'écoutent, se répandre un calme heureux, une joie douce & tranquille. En nommant M. de Foncemagne, j'ai réveillé le sentiment de toutes les vertus : que ne puis-je, pour honorer toutes les siennes, développer le cours entier de sa vie ! Arrêtons-nous à l'époque qui l'a terminée, à sa vieillesse ; la vertu, à cet âge, se montre dans tout son lustre, elle s'y montre éprouvée.

Le Public, difficile sur le don de son estime, attend, pour faire une réputation d'homme de bien, qu'on l'ait long-temps méritée. Les plus rudes épreuves de la vertu ne sont pas celles où la jeunesse expose : à cet âge, si tous les goûts sont des passions, l'amour du bien en est une aussi : & quel avantage n'a point sur les passions criminelles celle qui ne conçoit que des desirs légitimes ! Ce qu'on doit craindre pour l'homme vertueux, c'est l'épreuve répétée de l'injustice, de la dureté, de la perversité des hommes : voilà le poison lent qui agit quelquefois sur l'ame la mieux née, qui la dessèche & l'endurcit, qui en fait un sol aride où la vertu ne peut plus germer. Alors le stérile égoïsme croît à sa place, semblable à ces plantes nuisibles qui sortent du sein des rochers & ne produisent que des sucs empoisonnés.

Lorsqu'un homme a parcouru de longues années sans avoir chancelé dans la pratique des vertus, le Public élève sa voix pour lui décerner la réputation d'homme de bien. Il rappelle, du lointain d'une vie écoulée, mille actions honnêtes tombées dans l'oubli, il les fait revivre, il les place autour de l'homme vertueux, pour servir d'escorte à sa vieillesse : c'est ce cortège auguste qui partout lui concilie le respect. Que dis-je ? la vertu doit inspirer un sentiment plus doux ; & vous savez si celle de M. de Foncemagne étoit propre à l'obtenir. La bonté, la douceur en formoient le caractère aimable. Ce n'est pas lui dont l'orgueilleuse perfection exerça sur les défauts d'autrui une censure injurieuse ; ce n'est pas lui qui, même dans les matières les plus graves, voulut asservir les autres à son opinion. Etrange témérité, de prétendre assujettir ce que l'homme a de plus libre, la pensée ! témérité coupable, de regarder comme ennemis, ceux qui diffèrent entre eux par une assertion ; comme si, lorsque les hommes sont plus divisés d'opinions, il ne leur restoit pas, pour se rapprocher & s'unir, les besoins mutuels, la conformité des destinées, & , si j'ose ainsi

284 DISCOURS DE MESSIEURS
parler, une communauté de peines &
d'infortunes!

Le savoir de M. de Foncemagne, son goût pour l'étude, en semant de plaisirs utiles sa longue carrière, favorisoient l'exercice de ses vertus; ils offroient à sa bienfaisance des trésors littéraires qu'il aimoit à communiquer. Nous l'avons vu, même dans ses dernières années, où les souffrances le rendoient inhabile au travail, revenir sur ses travaux passés, & environné de ceux qui venoient le consulter, leur léguer, en quelque sorte, le fruit de ses constantes études. Dénonceraï-je au Public les Ouvrages estimés de l'Europe entière, auxquels M. de Foncemagne eut la part la plus grande & la plus ignorée? Non; que ce secret demeure enveloppé des voiles dont sa modestie se plut à le couvrir: Ami vertueux, cet éloge infortuneroit ton ombre, s'il rabaissoit ceux que tu voulus élever, & s'il retranchoit de leur gloire, pour ajouter à la tienne.

Dans un Corps de société nombreux, chez une nation polie, où tant de riches désœuvrés appellent le plaisir qui fuit l'opulence presque autant que l'oïveté, l'homme d'esprit peut prétendre à une sorte de succès d'autant plus désirable,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 285
que chaque jour le renouvelle; ce succès est celui de la conversation. La Société devient un théâtre où l'on se produit avec avantage; heureux lorsqu'on n'y apporte pas la prétention d'un rôle étudié! L'esprit de Société, plus qu'aucun autre, exige les grâces du naturel; il requiert cet art délicat de faire penser aux autres qu'ils sont avec nous sur la scène, tandis que notre supériorité les met un rang plus bas pour nous écouter. L'esprit de conversation, qui réussit le plus souvent, n'est pas celui qui éblouit par des éclairs, mais plutôt celui qui fait parler la raison avec une négligence aimable; qui, enrichi de connoissances, effleure tour à tour vingt sujets différens; qui enfin, fondu avec l'ame de celui qui parle, en est l'image vivante, & par cette raison, produit encore plus d'intérêt que d'amusement.

M. de Foncemagne, à qui son âge & ses lectures avoient tant appris, ornoit ses entretiens de la multitude de ses connoissances. Doux, prévenant, affable, il se peignoit dans ses discours. Ce bon ton des François, dont le modèle, chez eux-mêmes, est si rare, & dont la connoissance délicate importe à tous les succès d'agrément, il l'avoit acquis

par la fréquentation des personnes les plus distinguées. Les Grands le recherchoient, les femmes trouvoient auprès de lui l'agrément & l'instruction. Il étoit doué de cette sensibilité, sans laquelle on n'apprécie qu'imparfaitement ce qu'elles ont d'aimable. En effet, leur ton, leurs manières, leur esprit même a je ne fais quel charme que l'esprit seul ne peut juger; c'est à l'ame à l'indiquer, à le sentir; & celui qui est privé de ce sens intérieur, juge infidèle de leur mérite, est condamné au malheur d'être injuste envers elles.

La réputation est le prix des talens, la considération est le fruit du mérite personnel. Quel homme pourra se flatter d'en obtenir une égale à celle dont a joui M. de Fonce-magne? Dans un monde léger, où chacun ne s'occupe que de soi, il avoit mérité que la Société s'occupât de lui. Ce qui lui étoit personnel, n'étoit point étranger aux autres; on l'aimoit sans l'avoir jamais vu. Dans les événemens heureux ou malheureux qu'il éprouva, le Public sembloit prendre soin de l'avertir de l'intérêt qu'il inspiroit à ses concitoyens. Ah! MESSIEURS, que sont les triomphes de l'orgueil, au prix d'un triomphe si doux? Les Rois sont

plus grands par l'affection qu'on leur porte, que par les prérogatives de leur puissance: mais, je ne craindrai point de le dire, l'affection publique honore plus encore le citoyen que le Monarque: celui-ci la doit en partie à son rang, à son pouvoir; l'autre la doit tout à lui-même.

Le Prince dont M. de Fonce-magne dirigea l'éducation, n'a point cessé de lui prodiguer ses bontés & sa reconnoissance; l'auguste Princesse son épouse lui amena quelquefois ses enfans: tableau touchant, digne des mœurs d'un autre âge! Des Princes du sang royal, que l'on conduisit auprès d'un vieillard respectable, comme pour leur enseigner que le rang le plus haut ne dispense pas de rendre hommage à la vertu! M. de Fonce-magne méritoit qu'on lui présentât ainsi les jeunes Elèves de la Littérature, ou plutôt, qu'on le leur présentât comme un modèle. « L'Homme de Lettres accompli, » auroit-on pu leur dire, le voici: en » attachant sur lui vos regards, con- » noissez ce que la science a d'utile, & » la vertu d'aimable; voyez combien, » en s'unissant, elles s'embellissent; ju- » gez enfin à quel bonheur paisible, à » quelle prospérité touchante a droit de » parvenir celui qui concilie ces avan- » tages inestimables ».

Permettez, MESSIEURS, que j'ajoute encore un mot. La perte que l'Académie & la nation ont faite depuis vingt ans de plusieurs hommes célèbres, la perte des Fontenelle, des Montesquieu, des Crébillon, des Voltaire, celle de quelques Ecrivains moins distingués, mais connus dans les Lettres, & qui avoient conversé avec les Despréaux & les Racine; toutes ces pertes multipliées effacent à nos yeux les derniers vestiges du siècle de Louis XIV. Ce siècle, dont la mémoire ne s'éteindra jamais, n'a plus que quelques témoins vivans qui puissent nous entretenir de sa gloire; toutes les fois que la mort frappe une de ces têtes, elle achève de séparer l'âge où nous vivons, du plus bel âge qui ait illustré notre Monarchie. Le voyageur qui parcourt les ruines de la Grèce, & contemple avec respect les monumens qui lui parlent des vainqueurs de Marathon & de Salamine, s'il voyoit s'écrouler, s'anéantir, & disparaître ces ruines augustes, saisi de douleur, s'écrieroit : » C'en est donc fait ! des merveilles que la Grèce a produites, il ne reste plus rien sur la terre ! elles ne vivent plus que dans le souvenir des hommes » ! N'est-ce pas avec ce sentiment douloureux que

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 289
que nous devons voir périr ceux de qui la jeunesse ou l'enfance a vu le siècle de Louis XIV, & s'est formée à cette brillante école ? Vous travaillez, MESSIEURS, à produire un nouveau siècle littéraire, digne de celui qui l'a précédé, & qui, marqué par un caractère différent, ne fixera pas moins les regards de la Postérité. Pour prévenir la corruption de la Langue, vous vous armez contre celle de l'esprit & du goût. Admis dans vos séances, je m'instruirai par vos principes & vos exemples : j'apprendrai ce que peut l'association des talens, non seulement pour conduire à la perfection ceux qui sont dignes d'y atteindre, mais pour soutenir & encourager, dans leur foiblesse, les talens qui ambitionnent de moindres succès & des destinées moins brillantes.

